

ET AUSSI...

ETRE SEUL AVEC UN MORT

Solitude et identification narcissique

L.-E. PRADO DE OLIVEIRA

La solitude et l'irreprésentable

C'est un drôle d'angelot baroque, rondouillet tout en muscles, les cheveux bien bouclés, Boulimique, encoprétique, il présente de nombreux troubles psychotiques, d'une gravité certaine qui ne portent pourtant préjudice ni à sa drôlerie ni à sa grâce éventuelle, comme lorsqu'il se met à danser malgré son poids excessif, arrive à ses séances en rampant tel un soldat en rase campagne ou imite l'extra-terrestre E.T. Sujet à des crises de rage dans des situations à peine tendues, en proie à des sentiments de persécution lorsqu'il est en compagnie d'autres enfants, notre angelot présente en outre une incroyable capacité de fabulation : il décrit en détail des lieux qu'il soutient avoir visités, des villégiatures de rêve où il n'a jamais mis les pieds, et n'a aucune difficulté à susciter la plus parfaite croyance de son entourage. Mais le sentiment que le plus souvent il évoque est celui d'une immense solitude.

L'expérience personnelle de chacun montre l'existence de différentes qualités de solitude. L'isolement, l'abandon, la préparation à l'exercice de la créativité éveillent ce sentiment de diverses manières. Notre expérience peut aussi nous apporter la sensation de son « irreprésentabilité »¹, mais dans ce cas il serait intéressant de nous interroger sur ce qui fonde ou entoure cette impossibilité de représentation. Exemplaires à plus d'un titre, les études consacrées par Winnicott ou par Melanie Klein à la solitude n'évoquent pas cette difficulté, et comme elle est courante dans notre pratique auprès d'adultes ou d'enfants atteints de troubles psychiques graves, et que ce caractère d'irreprésentabilité s'accroît avec la gravité des troubles ou l'intensité de l'expérience de solitude, il convient de s'y intéresser.

Les mères, le vide et le trop-plein

Revenons d'abord aux thèses de ces deux auteurs.

Dans son célèbre article « La capacité d'être seul », Winnicott expose un des paradoxes les plus exemplaires de la richesse de sa pensée². Pour lui, en effet, cette capacité est essentiellement d'être seul en présence de quelqu'un. Pour analyser la phrase « Je suis seul »,

1. Cf. J.-C. Arfouilloux, "Celui qui ne cessait de m'accompagner", *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 36, *Etre dans la solitude*, Gallimard, 1987, p. 148. Nous lirons dans ce même volume les contributions de D. Anzieu et de J.-C. Lavie.
2. Cf. J. B. Pontalis, "Aller et retour, suivi de Paradoxes de l'effet Winnicott", *Perdre de vue*, Paris, Gallimard, 1988, p. 151-166

il explore plusieurs pistes, comme la constitution d'une relation ternaire à partir d'une relation duelle, la réalité de la solitude d'un prisonnier dans sa cellule ou le plaisir de la solitude après un rapport sexuel, la notion d'un bon objet intériorisé ou la fondation de la capacité d'être seul sur l'aptitude à élaborer les sentiments provoqués par la scène primitive. Il postule une capacité ou une qualité de la relation au moi (*ego-relatedness*), étudie l'« orgasme du moi », et parvient à des conclusions qui touchent pour l'essentiel à la notion de constitution d'un environnement interne.

« *Graduellement, l'environnement qui sert de support au moi est introjecté et sert à l'édification de la personnalité de l'individu, si bien que se forme une capacité d'être vraiment seul. Même ainsi, théoriquement, il y a toujours quelqu'un de présent, quelqu'un qui, en fin de compte et inconsciemment, est assimilé à la mère, celle qui, durant les premiers jours et les premières semaines, s'était identifiée temporairement à son petit enfant et pour laquelle rien ne comptait d'autre, au cours de cette période, que les soins à lui apporter*³. »

Winnicott signale que la constitution de l'environnement interne est un « phénomène plus primitif » que celui appelé « introjection de la mère ». Il s'agirait de la création de quelque chose assimilable à un **vide psychique** : vide psychique capable d'accueillir et, plus tard, de contenir les traces distinctives de cette personne. La possibilité de cette création dépend de la capacité d'identification *de la mère à son enfant* (c'est moi qui souligne).

Cet article est de 1957. Dès 1959, au XX^{ème} Congrès de psychanalyse à Copenhague, Melanie Klein lui apporte une réponse ou un complément. Winnicott n'a pas été assez exhaustif ou n'a pas fait preuve de suffisamment d'intérêt pour les thèses kleiniennes. Une fois de plus, pour exposer ses vues sur la solitude, elle convoque les plus révolutionnaires de ses thèses : clivage précoce entre mauvais et bons objets, internes et externes, positions schizo-paranoïde et maniaco-dépressive, modalités introjective et projective de l'identification, sévérité précoce du surmoi.

Qu'y apprenons-nous sur la solitude ? Qu'au début de son existence l'être humain vit un état de complète désintégration et qu'il s'y sent seul. Que tout être humain possède des forces qui le poussent à l'intégration, mais qu'un certain degré de désintégration résiduelle est inévitable. L'effort d'intégration provoque une douleur assimilable à la solitude. Finalement, même les états les plus intégrés, vu le degré de désintégration persistant, l'être humain continue à se sentir seul. En fonction du degré d'intégration atteint, la solitude suscitera différentes formes de sublimation.

Melanie Klein insiste : le degré de désintégration, la force du processus d'intégration avec la douleur qu'elle provoque, de même que le degré d'intégration effectivement atteint et l'intensité du sentiment de solitude qui persiste « naissent de sources intérieures qui demeurent actives tout au long de la vie ». La qualité de la relation entre le petit enfant et sa mère ne dépend en rien, ou très peu, de la mère, mais exclusivement, ou presque, de l'enfant. L'identification est exclusivement celle *de l'enfant à sa mère*. « *Un nourrisson satisfait qui tête avec plaisir apaise l'angoisse de sa mère ; celle-ci exprime à son tour son bonheur par la manière dont elle allaite et prend soin de son enfant... Au contraire, un enfant qui souffre de difficultés alimentaires peut éveiller l'angoisse et la culpabilité de la mère, risquant de compromettre sa relation à l'enfant*⁴. »

C'est une approche de la constitution de l'appareil psychique assez différente de celle de Winnicott, et qui doit engendrer d'importants écarts cliniques. Si ces deux auteurs partagent la

3. D.W. Winnicott, « La capacité d'être seul », *De la pédiatrie à la psychanalyse*, trad. J. Kalmanovitch, Paris, Payot, 1990, p. 333.

4. M. Klein, « se sentir seul », *Envie et gratitude et autres essais*, trad. V. Smirnoff et coll., Paris, Gallimard, 1968, pp. 137 et 136.

notion que la capacité de se sentir seul apparaît dans la relation à la mère, ils ne sont pas d'accord sur la nature de cette solitude. Pour l'un, elle dépend de la capacité de la mère à **créer du vide**. Pour l'autre, elle est fonction de forces qui induisent inmanquablement **un trop-plein chez l'enfant**.

...L'obésité de la mère de notre angelot n'a rien de baroque. Ses graisses ont l'air de se désolidariser de son corps. Elle oscille entre une honte indicible de son état et une vantardise provocante. Elle se déplace en vacillant, vaisseau-fantôme de ses bourrasques psychiques. Sa marche n'est pas constituée de pas, mais d'un éboulement incessant. Au seuil du cabinet elle essuie encore de ses lèvres des traces de nourriture. Et pourtant ! Quelque chose d'enfantin dans son rire, un éclat dans son regard laissent deviner la même grâce qui anime parfois l'angelot, un rêve perdu.

Des pères, des paroles de Freud et des morts

Très probablement tant Winnicott que Melanie Klein se sont inspirés de Freud qui aborde à deux reprises le sujet de la solitude, dans ses conférences d'introduction à la psychanalyse et surtout dans le chapitre sur l'angoisse.

La première fois, Freud range la solitude parmi les différents objets de crainte psychique. « *Ecoutez tout ce qui peut devenir objet ou contenu d'une phobie : obscurité, air libre, espaces découverts, chats, araignées, chenilles, serpents, souris, orage, pointes aiguës, sang, espaces clos, foules humaines, solitude, traversée de ponts, voyage sur mer ou en chemin de fer, etc. etc.*⁵ » Cette angoisse, qui comme toutes les autres correspondait à une fuite du moi devant la libido, était donc pour Freud **de nature essentiellement sexuelle**. Melanie Klein prendra une autre perspective et apportera à la claustrophobie une tonalité dramatique : pour elle, cette angoisse a « *une double origine : d'une part une identification projective vers l'intérieur de la mère, qui entraîne l'angoisse d'être emprisonné par elle ; d'autre part, une ré-introjection qui aboutit au sentiment qu'à l'intérieur de soi-même on se trouver cerné par des objets hostiles et rancuniers*⁶ ».

La deuxième analyse de la solitude que Freud effectue correspond plus à celle de Winnicott : « *Les premières phobies de situation qu'on observe chez l'enfant sont celles qui se rapportent à l'obscurité et à la solitude ; la première persiste souvent toute la vie durant et les deux ont en commun l'absence de la personne aimée, dispensatrice de soins, c'est-à-dire de la mère. Un enfant, anxieux de se trouver dans l'obscurité, s'adresse à sa tante qui se trouve dans une pièce voisine : « Tante, parle-moi : j'ai peur. – A quoi cela te servirait-il, puisque tu ne me vois pas ? » A quoi l'enfant répond : « Il fait plus clair lorsque quelqu'un parle*⁷. » Intégration entre le vu et l'entendu, constitution du fantasme, saisissant éclairage de la parole, qui devient ainsi lumière. Un enfant met en exercice sa capacité d'être seul. Il fait l'expérience de ne pas se croire seul lorsqu'on lui parle.

Nous ne pouvons donc accepter les thèses qui considèrent que « *Freud ne pouvait concevoir, dans son propre travail conceptuel, une solitude constituée non comme un manque, mais comme un état de plénitude potentielle* » et que « *pour lui, la seule description*

5. S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, trad. S. Jankélévitch, Paris, Payot, 1990, p. 375. Un peu plus loin Freud affirme qu'il est hors de question que « nous ne puissions sous aucun prétexte et dans quelque condition que ce soit supporter un moment de solitude ».
6. M. Klein, « Se sentir seul », *Envie et gratitude et autres essais, op. cit.*, p. 131.
7. S. Freud, *Introduction à la psychanalyse, op. cit.*, p. 384.

*possible de la solitude était l'absence. Pour Winnicott, la présence*⁸ ». L'état qualifié par Freud de « splendide isolement » ressemble bien à cette « plénitude potentielle » et les thèses de Winnicott semblent trouver leurs racines dans l'exemple donné par Freud.

L'irreprésentable de la mort

Mais la réflexion de Freud sur la solitude ne se réduit pas à ces deux occasions où le mot apparaît. Moïse qui porte les tables de la loi est seul devant son peuple. Et, si la solitude de l'enfant avec sa mère peut être claire et apaisante, il existe une autre solitude où il me semble trouver le fondement de l'irreprésentabilité de ce sentiment : celle qui nous saisit en présence de la mort.

Etre seul avec un mort : la plus profonde expérience de la solitude, Freud en fait même la condition du surgissement de la vie psychique. « *Ce n'est ni l'énigme intellectuelle, ni chaque cas de mort, mais le conflit de sentiments, à la mort de personnes aimées et pourtant en même temps étrangères et haïes, qui a libéré la recherche chez les hommes. De ce conflit de sentiments naquit en premier lieu la psychologie*⁹. » Parce qu'elle est morte, dans un premier temps, la personne aimée devient étrangère et haïe. Dans un deuxième temps l'être humain, devenu seul du fait de cette mort, découvrira la psychologie et admettra sa propre mort. La découverte de la mort de la personne aimée inscrira en lui la notion de sa propre mort.

Freud parle même de « *notre total effondrement quand la mort a atteint un de nos proches, parent ou époux, frère ou sœur, enfant ou ami cher. [...] Nous nous comportons alors comme une sorte d'Asra, ces êtres qui meurent en même que meurent ceux qu'ils aiment*¹⁰. » Ce n'est pas tant que la mort de la personne aimée nous rende seuls, nous fasse admettre notre propre mort et nous sentir mortels. C'est que nous mourons avec elle. D'une autre mort que la sienne.

...Drôle de père, que celui de l'angelot ! Si maigre, le regard si bleu et si fier, si hautain pour un simple cuisinier de cantine. Pire, infantilisé par sa femme, secrétaire dans l'établissement où il exerce son art culinaire. Ce père aime pourtant s'amuser aux jeux informatiques avec son fils et sa femme, à qui il apprend les secrets de l'ordinateur. Ils en possèdent trois exemplaires de différentes tailles, comme pour garantir un minimum de rationalité dans leur vie.

Identification narcissique et Représentation de l'ancêtre

« *L'ombre de l'objet tomba ainsi sur le moi.* » Cette notion que Freud lie en 1915 à l'identification narcissique apparaît dès 1912, dans un texte remarquable pour son apport métapsychologique à la compréhension de la projection et du deuil. Dans une observation qui est loin d'être essentiellement anthropologique, Freud montrait comment le malheur frappait un homme « *si l'ombre d'un individu en deuil tombait sur lui*¹¹ ».

Or, tout comme le deuil, l'identification narcissique se comprend en termes de travail. L'identification narcissique est un travail qui tisse les unes aux autres, d'après les théories

8. A. Phillips, « Le risque de la solitude », trad. M. Gribinski, *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n°36, *Etre dans la solitude*, op. cit., p. 101.
9. S. Freud, « Actuelles sur la guerre et la mort », trad. A. Bourguignon, A. Cherki, P. Cotet et coll., *Œuvres complètes*, XIII, Paris, Presses Universitaires de France, 1988, p. 148.
10. *Ibidem*, p. 144.
11. S. Freud, *Totem et tabou, Quelques concordances entre la vie psychique des sauvages et celle des névrosés*, trad. M. Weber, Gallimard, 1993, pp. 153. Au sujet des commentaires, voir M. Moscovici, « Les préhistoires : pour aborder *Totem et tabou* », *Revue française de Psychanalyse*, n°3, tome LVII, *Différences culturelles*, Presses Universitaires de France, juillet-septembre 1993, pp. 69_712. Il aurait manqué dans le sous-titre de Freud, qu'il s'agit de concordances entre la vie psychique des sauvages et celle des névrosés établies au moyen de leur comparaison avec celle des enfants.

sexuelles infantiles, le roman familial du névrosé et finalement le complexe d'Œdipe, les traces disjointes des choses vues et des choses entendues, constitutives du fantasme qui devient ainsi l'un des destins possibles de l'ombre de l'objet¹². A ce titre, l'identification narcissique ne se distingue pas seulement de l'identification projective par la différence des objets sur lesquels elles portent, l'une travaillant sur un *objet total* et l'autre sur des *objets partiels*. La différence va bien plus loin. Sans vouloir négliger l'effort des chercheurs d'orientation kleinienne pour articuler ces deux concepts, il nous semble que la compréhension de l'un en tant que modalité de l'autre condamne l'identification narcissique à une classification qui risque de nous faire perdre de vue d'importants aspects de notre clinique¹³.

Insistons en effet sur quelques points :

1. L'identification projective produit des **fantasmes liés à l'intérieur du corps** et travaille sur eux. Elle « *est fondée sur le clivage du moi et la projection de certaines parties du soi sur autrui (...) les parties du soi se trouvent expulsées sur un mode omnipotent avec les produits d'excrétion, elles sont introduites dans la mère afin d'en prendre possession et de s'en assurer le contrôle.* » Et aussi : « *L'identification par la projection suppose que le clivage de certaines parties de soi s'associe à leur projection sur (ou plutôt dans) une autre personne*¹⁴. » Elle suppose donc **la constitution préalable des surfaces qu'elle vient remplir.**

2. L'identification narcissique travaille aussi sur une surface, qui avant d'être surface spatiale est *surface de représentation de temps* : elle est faite à la fois de *représentations de la chaîne transgénérationnelle* (dont le point de départ est la représentation de la mort de l'ancêtre) et de représentations des *divers rythmes de la vie de l'enfant*, les unes et les autres se confondant.

L'identification narcissique tisse et constitue cette première surface de travail qui va permettre également le travail de l'identification projective.

Celle-ci ne se soutient pas des fantasmes liés à la chaîne transgénérationnelle, sauf dans le cas où cette chaîne se fragmente en morceaux qui sont alors assimilés à des *parties*, à des *fonctions* ou à des *produits* du corps, au sens restreint comme au sens large où Freud affirme que la pensée après tout est elle-même un produit du corps.

3. Comme la représentation de la mort de l'ancêtre ne saurait trouver place dans l'inconscient, pas plus qu'une quelconque représentation de chose en soi, elle est assimilée à un **meurtre** dont le sujet serait lui-même l'auteur. Représentation de meurtre de l'ancêtre, toute-puissance de la pensée, mélancolie à défaut de deuil et représentation de meurtre de l'enfant en tant que source du fantasme de l'enfant mort font ainsi partie d'un seul ensemble de formations psychiques dont la caractéristique commune est de garder l'empreinte du travail de l'identification narcissique, comme je l'ai suggéré dans un article précédent*.

12. Cf. G. Rosolato, « L'axe narcissique des dépressions, *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n°11, *Figures du vide*, Gallimard, 1975, p. 16.

13. Cf. J. Bégoïn, « Du fantasme à la Pensée : Directions du mouvement kleinien et post-kleinien, *Melanie Klein aujourd'hui, hommage à l'occasion du centenaire de sa naissance*, Lyon, Césura Edition, 1985, pp. 109 et 119.

Pour une discussion plus générale, voir R.D. Hinshelwood, *A dictionary of Kleinian Thought*, Londres, Free Association Books, 1990.

14. M. Klein, « Se sentir seul », et « A propos de l'identification », *Envie et gratitude et autres essais*, op. cit. pp. 125 et 144.

* L.E. Prado de Oliveira : "Sur le meurtre d'enfant", *Dialogue*, n° 116 (*Le sacrifice dans la famille*), 2^{ème} trimestre 1992, pp. 82-98.

4. Si nous admettons que « *le narcissisme se signifie primitivement de la mort d'un double imaginaire qui avait vocation idéale d'être le même*¹⁵ », c'est que le travail de l'identification narcissique suppose la confusion des générations et le refus de la différence des sexes, qu'elle induit la confusion entre temps et espace propre au rêve et commune au délire et à l'hallucination.

L'enfant autistique (dans sa réalité ou caché dans l'adulte connaissant des troubles psychiques graves) serait celui dont le moi aurait été assombri par l'ombre de l'objet, un objet ancestral dont les générations successives n'auraient pas accompli le deuil, le deuil étant compris comme un éclaircissement progressif de la perception de la temporalité. Le trouble psychique est zone d'ombre dans l'éveil lumineux de la pensée. L'irreprésentabilité de certaines formes de solitude correspond à la chute dans le moi de la représentation de l'ancêtre mort.

Quand l'enfant est objet d'identification narcissique

L'identification narcissique possède aussi deux versants.

Sur le premier versant, **l'enfant est le sujet et se tourne vers l'autre**, mère, père ou remplaçants. C'est l'approche que Freud inaugure lorsqu'il écrit sur l'identification de « *l'enfant à* ». Ce versant, particulièrement étudié par l'école kleinienne, porte sur l'éveil sensoriel, perceptif et psychique de l'enfant à son monde et il aboutit de nos jours à la reprise de la thèse de l'identification de l'enfant au père de la horde primitive. Père dont le deuil n'est fait dans le cas précis de l'identification narcissique¹⁶.

Sur l'autre versant, également inauguré par Freud, **l'enfant est objet d'identification** : l'adulte s'identifie à lui. S'il s'agit d'abord de la mère, cela ne se limite pas à la mère : « *L'amour des parents, si touchant et, au fond, si enfantin, n'est rien d'autre que leur narcissique qui vient de renaître et qui, malgré sa métamorphose en amour d'objet, manifeste à ne pas s'y tromper son ancienne nature*¹⁷. »

L'identification narcissique dont la source est le fantasme du meurtre de l'ancêtre prend essentiellement l'enfant comme objet, faisant tomber sur son moi l'ombre de celui dont le deuil ne s'est pas accompli.

La construction du cas

Après avoir bien rampé et sauté, beaucoup grogné, juré et émis de bruits d'explosions et de crépitements d'armes lourdes et légères, après avoir tué et après être tombé blessé ou mort sur d'imaginaires champs de bataille, mais aussi après avoir dansé, voltigé, chanté et plané au milieu des nuages roses, notre angelot redescend sur terre, essoufflé, prêt à trouver le repos du guerrier.

15. C'est l'hypothèse de P. Fédida dans « Une parole qui ne remplit rien », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n°11, *op. cit.*, p. 95.

16. Cf. G. Diatkine, « La cravate croate : narcissisme des petites différences et processus de civilisation », *Revue française de psychanalyse*, n°4, tome L VII, *Malaise dans la Civilisation*, Paris, Presses Universitaires de France, Octobre-Décembre 1993, pp. 1066-1077.

17. S. Freud : « Pour introduire le narcissisme », *La vie sexuelle*,

Non pas que l'analyste ait été un bloc d'attention inébranlable et indifférente devant tant d'agissements. L'analyste essayait d'enrichir son métier, devenant simple gardien de sa propre capacité de rêverie. Si parfois il se manifestait à travers quelques interventions, malhabiles, où il essayait vainement de capter l'intérêt de l'angelot, de traduire en paroles les actions dont il était le spectateur privilégié, il cherchait aussi des points de repères sûrs pour ses exercices de traduction. Les plus élémentaires proposaient des rapprochements entre les mises en scène du petit ange et le meurtre de différentes figures de sa constellation familiale, voire de l'ensemble de sa famille, sinon de l'analyste lui-même, suivis de danses commémoratives de cet événement. Ensuite venaient d'autres points de repère, pus retors, où les explosions de dynamites ou grenades pouvaient se rapprocher de divers bruits corporels provenant de son propre corps ou d'autres corps, dont l'angelot aurait guetté les manigances, vigilante sentinelle. Parfois, cependant, les interventions de l'analyste pouvaient être d'une remarquable banalité. « A-t-il été au cinéma avec son père ou au ballet avec sa mère ? » Aucune réponse.

Souvent l'analyste doutait de sa propre existence. L'angelot évoluait au-delà d'un miroir, dans une région où l'analyste n'était pas sûr que ses mots lui parvenaient. En outre, tout en n'étant pas impavide, ce n'était pas non plus un analyste bavard, et il évitait soigneusement de crier en direction du jeune patient. Il pouvait toujours se dire que l'essentiel de son travail était de survivre et de rester simplement là, dans l'attente que l'être humain avec qui il partageait cette tranche horaire de son existence puisse enfin le découvrir ou le créer en tant que signifiant pour lui-même.

Peut-être tout a-t-il commencé pour l'analyste lorsqu'il a pensé à l'enfant comme à un « cas ». La première idée qui lui vint fut toute simple : quel gâchis ! Il croyait qu'il pensait à l'autre. Plus tard, il comprit qu'il s'agissait de l'Autre : « *Quel gâchis [Pfuscherieien] que nos reproductions, comme nous mettons lamentablement en pièces ces grandes œuvres d'art de la nature psychique !* » Freud se plaint de son exposé d'un cas, toujours « trop bref, faux par incomplétude¹⁸. »

L'angelot l'avait devancé dans sa référence à l'ancêtre en lui disant : « Mon grand-père était de la garde personnelle du grand empereur. » Ses cheveux, dorés et bouclés dans le plus beau style baroque, venaient de subir une coupe très militaire, et il parlait en fait de son arrière-grand-père. Il télescopait deux générations. Mais lorsqu'il prononça cette phrase qui coulait comme l'eau de source et amena d'interminables cascades, l'analyste, perdu dans l'éclat très particulier de ses yeux perdus dans le vague, l'analyste comprit que l'autre lui parlait de la *réalité* et du *réel* à la fois, chose et pulsion confondues.

Ce n'est pas facile de descendre d'un garde d'empereur et de vivre en banlieue défavorisée, ni d'avoir comme père un aristocrate devenu cuisinier de cantine, si les parents n'ont pas fait le deuil de la splendeur perdue. Le père de l'enfant rêve sans doute à l'aïeul en vue de constituer pour son fils un héritage digne de l'ombre de ses ancêtres – et l'angelot garde des couteaux, des rifles, des dynamites et des grenades qui ont appartenu à la garde impériale.

« Et ma grand-mère était l'infirmière de l'empereur », murmure furtif l'angelot à un autre moment. « C'est du moins ce que dit ma mère. » Le tableau romantique qui réunit au bal le grand militaire et l'importante soignante deviendrait-il suspect ? Si l'enfant n'a pas remarqué de distance entre ce qui lui a dit son père et ce qui s'est passé et ne voit pas de différence entre ses grands-parents et ses arrière-grands-parents, ici, dans les propos de sa mère, il signale un écart. « Elle dit aussi que mes yeux sont beaux comme ceux de mon grand-père. »

18. S. Freud – C. G. Jung : *Correspondance 1*, 1906-1909, Trad. R. Fivaz-Silbermann, Paris, Gallimard, 1975, p. 317.

Une configuration assez complexe se dessinait : la fable de la grand-mère infirmière de l'empereur visait-elle à narguer le père en rivalisant avec la grandeur du grand-père officier de la garde impériale, déchu mais encore aimé ? Cette mère offrait-elle à son fils le spectacle d'une femme qui devant un homme ne sait que revendiquer un « moi aussi », et obligeait-elle son mari à la nourrir de ce qu'il n'avait plu ?

« A la maison, c'est comme ça : moi, je suis gros comme ma mère, et mon frère est maigre comme mon père », ajoute l'enfant, apparemment peu satisfait du chemin identificatoire qu'on lui a fait parcourir. Dans ce chemin, la mère si bien en chair semblait accompagnée d'un objet ancestral dont la présence était d'autant plus envahissante qu'il était hors d'atteinte. L'ombre de l'ancêtre mort était aussi tombée sur l'angelot.

Sans doute était-il pénible à des parents de dire à leurs enfants ce qu'ont été leurs rêves et ce qu'ils ont pu en faire quand ceux-ci ont échoué dans l'indifférence générale et l'anonymat. Et sans doute faudrait-il que l'échec soit surmonté pour que les parents puissent en dire quelque chose. Dans ce qu'ils ne disent pas, ils transmettent une blessure intime qui se reporte sur l'enfant comme si c'était la sienne.

Lorsque, dans ses jeux de banlieue avec ses copains, un enfant angélique court au milieu de fantômes impériaux, la fabulation devient un moyen défensif à la mesure de ce qu'il aura pu entendre de ses parents : rien sur eux et leur vie, mais des fables irréelles, racontées toutefois avec assez de conviction pour qu'il joue aux guerriers et aux ballets classiques. Les mensonges et les fabulations de l'enfant apparaissent ici comme la constitution d'un roman familial du névrosé dont les théories sexuelles infantiles s'exprimeraient à travers la boulimie et l'encoprésie.

L'exposé du « cas » cependant n'est peut-être autre chose que le détour d'une élaboration théorique qui se produit. L'image de l'angelot n'est venue qu'après-coup : en écrivant. Elle n'est sans doute pas plus réaliste qu'un petit ange sur une toile de Jacob de Wit. Pour nous, quoi qu'il en soit, l'important est que l'enfant ait pu commencer à parler. Ce qui veut dire ici qu'il ait pu commencer à abandonner « *des formations substitutives d'autant plus nombreuses que le souvenir ne devait pas en être rappelé*¹⁹. » Et l'analyste, lorsqu'il écrit *après-coup*, construit un « cas » d'analyse à partir de ce qui n'en avait pas été un, ou bien serait resté inédit. L'histoire du cas est issue de la jonction entre transfert et contre-transfert, médiatisée par l'exercice d'écriture. Deux temps : celui de comprendre, et celui de conclure. Si jamais l'appareil psychique peut être l'objet d'une approche métapsychologique qui prenne en compte à la fois la réalité et le réel, ainsi que le symbolique et l'imaginaire, celle-ci requiert certainement des voies de réflexion sur les enjeux transgénérationnels de la vie de chacun.

L.E. Prado de Oliveira
Psychanalyste, 107, rue Mouffetard
75005 Paris. France.

(L'élaboration de cet article a bénéficié des discussions cliniques que j'ai pu avoir avec I. Delga et G. Diatkine, que je remercie.)

19. P. Fedida : "La construction du cas", *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n°42 (*Histoires de cas*), Gallimard, automne 1990, p. 251.

RESUME

Ne pas pouvoir se représenter ce qui se passe en soi engendre une terrible solitude. Ce peut être le cas d'un enfant sur qui ses parents ont reporté leur propre identification narcissique à un mort dont ils n'ont pas fait le deuil. L'ombre du mort tombe alors sur le moi de l'enfant. Dans le cas présenté, l'enfant, en présence du psychanalyste, ne sait qu'émettre des borborygmes intestinaux et guerriers. Dans sa solitude, l'analyste, qui craint de perdre toute capacité de penser, se surprend à penser à l'ancêtre mort auquel il se réfère. Freud, dont il n'est pas certain que les psychanalystes sachent bien faire leur deuil. C'est alors, que bizarrement, l'enfant commence à parler d'un aïeul mal situé qui vivait dans un autre monde. La cure démarre ainsi, entre fabulations, théories et ancêtres morts.